

De la chambre au grenier : réflexions sur la psychothérapie psychanalytique d'enfants

Rachel Briand-Malenfant

Volume 30, Number 1, 2021

Psychanalyse hors cadre ? Première partie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083931ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083931ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Briand-Malenfant, R. (2021). De la chambre au grenier : réflexions sur la psychothérapie psychanalytique d'enfants. *Filigrane*, 30(1), 175–187.
<https://doi.org/10.7202/1083931ar>

Article abstract

The writer, a psychoanalytic clinician, describes how reading “*La Guerre des Tuques*” brought her closer to an enigma about infantile sexuality, an enigma that is also summoned in the analytic encounter with children. This inspired a reverie which led to a reflection on analytic work with children, based on a case study. Spanning inter-generational issues, the relation to the infantile in oneself and others as well as the transferential relationship, this reverie's primary aim is to spark reflections rather than provide definite answers.



De la chambre au grenier : réflexions sur la psychothérapie psychanalytique d'enfants

Rachel Briand-Malenfant

Résumé : L'auteure, clinicienne d'orientation psychanalytique, raconte comment la lecture de *La guerre des tuques* l'a rapprochée d'une énigme concernant le sexuel infantile, énigme également convoquée par la rencontre analytique avec les enfants. Nourrie d'une vignette clinique, cette expérience a inspiré une rêverie donnant lieu à une réflexion sur le travail analytique auprès des enfants, plus particulièrement sur le rapport entre les générations, la relation face à l'infantile en soi et chez l'autre, ainsi que la relation transférentielle — autant de bases à cette rêverie qui cherche davantage à ouvrir des réflexions qu'à trouver des réponses.

Mots clés : psychothérapie ; enfants ; infantile ; rêverie ; transfert.

Abstract : The writer, a psychoanalytic clinician, describes how reading “*La Guerre des Tuques*” brought her closer to an enigma about infantile sexuality, an enigma that is also summoned in the analytic encounter with children. This inspired a reverie which led to a reflection on analytic work with children, based on a case study. Spanning inter-generational issues, the relation to the infantile in oneself and others as well as the transference relationship, this reverie's primary aim is to spark reflections rather than provide definite answers.

Key words : psychotherapy ; children ; infantile ; reverie ; transference.

Joie de jouer ! Paradis des libertés !
Et surtout n'allez pas mettre un pied dans la chambre
On ne sait jamais ce qui peut être dans ce coin
Et si vous n'allez pas écraser la plus chère des fleurs invisibles
(Saint-Denys-Garneau, 1937)

En séance de thérapie analytique, un jeune patient de 8 ans que je nommerai Antoine s'est amusé un jour avec la maison de poupées à mettre en scène l'histoire d'un enfant qui déplaçait des meubles au grenier. C'était le mobilier de la chambre d'enfants qui allait rejoindre les objets oubliés et

les souvenirs du grenier. Maintenant qu'il était devenu « grand », l'enfant n'en avait plus besoin. Il meublait la chambre renouvelée à la façon d'un enfant qui grandit : quelques jouets et décorations, un lit plus grand, des livres, une table et une chaise pour y faire ses devoirs. Lorsqu'il en avait besoin, l'enfant retournait au grenier pour y retrouver les objets qu'il y avait laissés, mais qu'il n'avait visiblement pas abandonnés. Autrement, il s'asseyait à son bureau pour se mettre au travail ou se laissait aller à la « joie de jouer » (Saint-Denys-Garneau, 1937).

Ce jeu m'a semblé raconter le passage d'Antoine et ses allers-retours du monde de la petite enfance vers celui des grands, mais également les rapports qu'entretenaient en lui ses parts d'infantile et celles transformées par la maturation et l'éducation. Ainsi, j'y voyais un dialogue entre « l'âge de la raison » et l'univers enfantin, mais aussi avec l'infantile, celui-là même que chacun d'entre nous porte en soi à sa propre manière, tel que Sigmund Freud et ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* le mirent en lumière.

Ce fragment de thérapie m'est revenu en tête lorsque j'ai lu le premier chapitre d'un livre (Patenaude et Cantin, 1984) tiré du film québécois *La guerre des tuques*, film ayant marqué la génération d'enfants dont j'ai fait partie. Dans ce premier chapitre, le personnage principal nommé Luc est un préadolescent. Il est éveillé la nuit, alors que ses parents dorment. Dans un projet « à la James Bond », il réussit à se rendre au grenier sans réveiller ses parents, malgré une vieille trappe qui grince, et ce « sans rien voir dans la pénombre. » Heureux et fier de ne pas avoir été découvert par ses parents endormis, il allume sa lampe de poche et explore le grenier, à la recherche d'un objet mystérieux et secrètement convoité. Il contemple durant sa recherche « les objets hétéroclites entassés dans le grenier », les « jouets brisés » et un grand tableau de son grand-père, son « héros mythique », tout en prestance et en austérité. Il trouve finalement l'objet mystérieux qu'il cherchait, et retourne sans bruit à sa chambre, ramenant avec lui son précieux butin. Plus tard, et c'est là l'essence de l'histoire, il mettra en scène avec les enfants de son voisinage une guerre de balles de neige dans un scénario organisé de règles et rempli de passions.

Cette histoire, entrelacée pour moi avec le fragment de thérapie d'Antoine, s'est mise à m'inspirer et me « rapprocher » d'une énigme toute personnelle qui, je le pense, peut être porteuse d'une réflexion élargie sur le rapport entre les générations, sur l'infantile en soi et chez l'autre ainsi que sur la psychothérapie d'enfants.

Viendront se côtoyer dans ce texte l'enfant et l'adulte, l'enfant sauvage, l'enfant éduqué (ou éduicable) et l'enfant modèle, le patient et le psychothérapeute analytique. D'autres interlocuteurs s'ajouteront : des psychanalystes, et peut-être même l'enfant que j'ai été.

Le grenier

Ce qui m'a saisie d'emblée, c'est le contexte dans lequel se déroule l'aventure, à savoir la nuit, alors que tout le monde dort mais que l'enfant est éveillé. Je me suis mise à me demander si cette histoire se déroulait vraiment, ou si elle était rêvée par Luc. Entre sommeil et éveil, entre rêve et réalité se trouve un espace – *transitionnel* pourrait-on dire en suivant Winnicott – pour faire jouer la pensée.

Le grenier évoque pour moi l'imagination, l'imaginaire, le rêve. Les objets hétéroclites qui s'y trouvent me rappellent l'inconscient et les contenus qui le peuplent : ce qui a appartenu aux parents ou à l'enfant lui-même, ce qu'on peut entrevoir au travers de la pénombre, ce qu'on peut retrouver dans les décombres. Le grenier me renvoie à un lieu mystérieux et attrayant que les enfants sont curieux de visiter, pour y jouer ou faire des découvertes au milieu des souvenirs. Me viennent en tête des histoires pour enfants dans lesquelles des mal-aimés devaient dormir au grenier plutôt que dans une confortable chambre dans la maison. Il s'agit pour moi d'un lieu très vivant et tout en contraste.

La rencontre avec Luc, ce personnage-enfant qui visite le grenier, a capté mon attention. Il m'est apparu curieux, inventif et attachant. À mesure que je le suivais dans son périple, Luc m'a semblé prendre vie. J'ai cru à son aventure « à la James Bond », racontée avec suspense et dramatisation par les auteurs. Je me suis mise à vivre une étrange curiosité, voire une fascination. Serait-ce parce que la rencontre avec l'enfant de *La guerre des tuques* a rappelé en scène les enfants de mon enfance ? En effet, diverses identifications s'opéraient en moi. Cette histoire a vraisemblablement réveillé l'enfant que j'ai été, tout en interpellant aussi l'adulte que je suis devenue.

Des mots de Pontalis (1988) me viennent en tête, lorsqu'il fait de l'enfant « le psychanalyste de notre quotidien », celui qui somme l'adulte de répondre à ses questions en lui faisant redouter « que ses réponses ne portent à faux tant il est persuadé que les questions de l'enfant, elles, portent à vrai » (Pontalis, 1988, p. 223). L'enfant, porteur d'un imaginaire fantasmatique et d'une curiosité sexuelle qui *porte à vrai*, risque de troubler l'adulte parce qu'il le confronte malgré lui aux traces laissées par son propre univers

infantile et ses refoulements. Il ranime des *choses inconscientes*, des objets du passé, des « survivances anachroniques » de l'infantile (Pontalis, 1977), cette « masse active de forces et de désirs qui ont été mis à l'écart par l'éducation sous le coup de la nécessité fondamentale de maîtriser les pulsions, premier réquisit de l'éducation », comme le dit Laurence Kahn (2018).

Les questions de l'enfant

De Luc, l'enfant de *La guerre des tuques*, je me mets à penser à un garçon de 8 ans rencontré en thérapie, qui m'a interpellée par ses questions pressantes et insistantes sur ma vie personnelle, mon enfance et les « trucs qui m'ont aidé à grandir ». Je rapporte un fragment de thérapie avec cet enfant que je nommerai Louis.

Louis joue avec les rideaux du bureau lorsque je lui demande ce qui arriverait s'ils étaient fermés, sentant depuis plusieurs séances que c'est ce qu'il désire. Sans répondre, il ferme les rideaux et me demande d'éteindre les lumières. Repensant à des allusions récentes de sa part sur sa propre chambre, je le questionne : « Est-ce que ça ressemble à ça, dans ta chambre, la nuit ? » Je sens une atmosphère intime s'installer dans la lumière tamisée de fin d'après-midi et j'associe intérieurement sur ce qu'il peut bien se représenter de sa chambre et de celle de ses parents. « C'est plus sombre encore », répond-il. Je me mets à me demander ce que penserait son père, assis dans la salle d'attente, s'il savait que nous sommes dans la quasi-pénombre. Une partie de moi se met à craindre une situation de séduction réciproque dans laquelle je serais prise « en flagrant délit », en train de ne pas travailler mais de faire des « choses » interdites avec un enfant.

Le dispositif de la thérapie reconduit inévitablement une rencontre entre un enfant et un adulte, avec le risque d'emprise et de séduction que celle-ci comporte. Mais l'enfant interpelle aussi l'adulte, voire l'interprète à travers les mailles du transfert. À son contact, l'enfant que l'adulte a été et les parents qu'il porte sont réveillés. C'est là un défi de la thérapie analytique, particulièrement avec les enfants. Comment se positionner face à l'enfant lorsque celui-ci met en jeu des parts infantiles de lui-même et sollicite les nôtres ? Comment éviter d'éteindre l'énigme par une réponse défensive et tolérer la position de doute et d'étrangeté que la situation suscite ? Comment accueillir le trouble du sexuel qu'on a péniblement tenté d'éduquer pour nous-mêmes lorsque la rencontre avec l'enfant le remet en scène ? Ces questions ne cessent de m'habiter.

Mais Louis n'en reste pas à ce jeu. Il coupe court à la situation, à ce qui paraît le troubler encore plus que moi-même dans celle-ci.

Louis me parle des « gros livres qu'il a lus ». Je réplique : « Tu es grand maintenant, à lire de si gros livres. Tu dois être fier de toi. » Il me dit son âge, hésite, puis demande le mien. Je lui dis, et il s'exclame triomphalement : « Ah, je t'ai eue, tu me l'as dit ! » Il fait référence à de multiples questions sur ma vie personnelle durant la première phase de la thérapie, auxquelles je n'ai, pour la plupart, pas répondu. Mais je lui explique : « Oui, c'est vrai, j'ai pensé que c'était important pour toi en ce moment de me dire ton âge, de savoir le mien et de voir combien d'années nous avons de différence tous les deux. »

Il me questionne encore : « C'était comment quand tu étais enfant ? Je veux dire, tu as dû avoir plein de "trucs" pour ne pas avoir de difficultés comme moi, vu que tu es devenue psychologue pour enfants. Tu as les "trucs" ; comment tu faisais quand tu étais enfant ? » Il fait maintenant référence aux multiples demandes qu'il m'adresse pour recevoir de ma part des « trucs » qu'il finit par se créer lui-même et qu'il oublie entre les séances. Je me rends compte qu'il n'est plus vraiment question de savoir si j'avais les précieux « trucs » quand j'étais enfant ou si je les ai acquis aujourd'hui. Je ne sais pas non plus de quels « trucs » il me croit propriétaire, mais je pense qu'il me prête un savoir secret qui ne lui est pas accessible, un rôle qui n'est pas le mien. Je suis dans l'embarras.

Le dialogue se poursuit :

— *Ça me surprend d'entendre à quel point tu es certain que c'était facile pour moi, à ton âge.*

— *Mais oui, tu es psychologue, c'est sûr que t'avais pas des difficultés.*

— *Tu aimerais peut-être savoir comment c'était pour moi, à ton âge ?*

Je comprends que plutôt que de s'adresser à moi comme thérapeute, à la mère œdipienne que je pourrais représenter par exemple, c'est de la part de l'adulte réel qu'il souhaite ardemment obtenir quelque chose. Plus encore, c'est avec l'enfant de son propre imaginaire qu'il converse en me prêtant la force et la réussite qu'il aimerait avoir en lui. Ce n'est pas seulement l'adulte qu'il envie, mais son propre enfant idéal. A-t-il été nourri par les fantasmes parentaux ? Sa majesté le bébé n'est pas loin, en tous cas.

Comme il insiste, je poursuis :

— *Je pense que ta question, c'est une grande question, à laquelle je ne suis pas sûre de savoir quoi répondre. Ce que je peux te dire, c'est qu'on ne se*

rappelle pas tout, quand on devient adulte. On oublie parfois comment c'est compliqué, quand on est enfant.

— *Oui, c'est compliqué, des fois. Mais comment tu as fait ?*

— *Je pense que ce n'était pas toujours si facile, mais que j'ai grandi. Tu te demandes comment j'ai fait pour grandir et comment tu feras, toi, pour grandir aussi ?*

— *Oui.*

— *Et peut-être que parfois, tu essayes de grandir plus vite ?*

— *Oui, j'essaie de grandir plus vite dans ma tête, mais dans mes jeux, je ne veux pas grandir.*

Louis a pu se replacer, non sans mal, dans une forme de jeu après cet échange. Il s'est mis à dessiner des batailles entre de petits et grands guerriers, d'où ressortaient mutilés les deux camps. J'ai l'impression qu'il n'était plus alors autant question d'avoir des « trucs » (du moins, jusqu'à la fin de cette séance), mais de ce rapport face aux adultes qui le fascine et l'effraie tout à la fois. Ces adultes, paraît-il penser, sont grands, forts et puissants, et détiennent un savoir mystérieux qui lui échappe, lui qui est pourtant si vif intellectuellement. Je remarque aisément l'envie de la position adulte, la négation de la douloureuse immaturité fonctionnelle et le désir de se positionner favorablement dans les générations. Encore faut-il se représenter une différence des générations, ce que Louis me paraît faire difficilement.

Je pense alors au sens que prend la rencontre entre nos générations respectives. Cette rencontre implique non seulement le rapport entre l'enfant et l'adulte porteur d'emprise, d'autorité et de séduction potentielle, mais aussi la possibilité d'élaboration de la reconnaissance des générations.

Dans le cas de Louis, ce rapport m'apparaît complexe. En effet l'enfant qu'il est rencontre par le biais du transfert *l'enfant dans l'adulte* que je suis, pour reprendre les mots de Ferenczi. Et il me semble rencontrer un enfant différent, pour qui être un enfant ne voulait pas vraiment dire la même chose que pour lui. Je pense au concept de latence qui devrait permettre d'opérer un refroidissement pulsionnel. Ce mouvement semble absent chez Louis, qui manifeste à la fois une excitabilité propre à la période préscolaire et un mimétisme de la position adulte. C'est un enfant qui joue peu, qui se positionne tour à tour dans des rôles de petit adulte savant et de jeune enfant excité, désorganisé par un monde pulsionnel brûlant sans pouvoir compter sur des ressources de refoulement pour en faire quelque chose qu'il peut symboliser.

Au contraire d'Antoine, l'enfant qui déplaçait les meubles au grenier, j'ai l'impression que Louis voyage dans une maison aux pièces séparées les unes des autres. Il ne me semble pas possible d'être dans l'une en sachant que l'on pourrait aller dans l'autre ; y faire des allers-retours. Il me semble que les couloirs sont sombres et qu'on y avance à l'aveugle, entrant malencontreusement dans une pièce ou dans l'autre. C'est bien d'un défaut de symbolisation que paraît souffrir Louis. Que peut-il faire d'autre avec le pulsionnel qui le trouble que de s'engager sur des voies de contournement ? Me questionner sur l'enfant réel que j'ai été plutôt que de jouer avec la situation de la quasi-pénombre en est un exemple. L'investissement que Louis fait de moi comme objet réel et substitutif vient en effet faire obstacle au travail de symbolisation en thérapie qui pourrait soutenir le refoulement des contenus infantiles qui le troublent. Cela signale comment l'univers pulsionnel paraît le submerger et être menaçant, et aussi comment ses ressources de symbolisation ne font pas le poids.

Luc m'apparaît pouvoir symboliser davantage ce troublant sexuel. Dans son grenier se trouve un objet étrange et mystérieux, « de forme irrégulière » et « dans un sac de velours enveloppant » que nous apprendrons plus tard être le clairoin de son grand-père, et qu'il utilisera pour épater ses amis et asseoir sa position de chef de bande. Il organisera ensuite la guerre de balles de neige avec les autres enfants du quartier. À travers ce jeu partagé avec d'autres enfants, il *jouera* le rôle d'autorité, vivra des mouvements de rivalité et rencontrera l'autre sexe. J'imagine que cela l'aidera à attendre de devenir un homme et à refroidir le pulsionnel qui l'habite.

Ceux qui connaissent l'histoire de *La guerre des tuques* savent toutefois que l'histoire n'est tout de même pas si idyllique : une chienne sympathique qui fait partie de la bande meure écrasée sous la glace dans ces jeux d'enfants. C'est d'ailleurs ce qui scelle la fin de la guerre, parce que le jeu cesse alors d'être un jeu. N'est-ce pas ce que l'un des enfants cherche d'ailleurs à dire dans cette célèbre réplique : « La guerre, la guerre, c'est pas une raison pour se faire mal ? » (Patenaude et Cantin, 1984, p. 74)

Quand l'enfant, comme Louis, peine à utiliser l'espace thérapeutique de façon transitionnelle, comme un lieu où l'on fait semblant et où la symbolisation peut advenir, la mise en place de défenses archaïques, couteuses pour le fonctionnement psychique, sollicite particulièrement le thérapeute. Il me semble que c'est le sens de l'embarras que j'ai vécu avec Louis lorsque pressée par ses demandes de trucs et ses questions sur mon enfance. Dans de telles situations, la tentation est grande d'éviter l'embarras par une réaction

contre-transférentielle qui cherche à interpréter et à intellectualiser pour s'éloigner du trouble sollicité par la rencontre des parts infantiles de soi et de l'autre. C'est sans doute ce qui m'a poussée malgré moi vers des réponses plus éducatives.

Chercher à tolérer l'énigme du sexuel pour nous-mêmes me semble alors d'autant plus nécessaire, ce trouble « contre lequel les parents eux-mêmes ont vainement lutté lorsqu'ils étaient enfants: celui de la sexualité infantile, de son excès, de son caractère incorrigible, et la honte qu'ont provoquée ses manifestations incoercibles » (Kahn, 2018, p. 58). Il faut travailler avec nos propres résistances dans un contexte de grande turbulence marqué par celles de l'enfant et par la difficulté du couple thérapeute-patient à utiliser les moyens classiquement mis en place par le dispositif de thérapie pour aider l'enfant à contenir et symboliser son tumulte intérieur.

Quelques idées me viennent en tête. Il faudrait savoir tolérer les sentiments d'impuissance et de confusion qui sont déposés en nous par le biais du transfert. Patienter pour que le jeu prenne éventuellement forme en se mettant à la disponibilité de l'enfant. Chercher à lui fournir un *environnement facilitant*, pour reprendre les mots de Winnicott, par l'utilisation du *squiggle* par exemple, afin de l'amener progressivement à désinvestir la recherche de stratégies éducatives et ainsi jouer davantage. Ouvrir un espace dans lequel les sentiments pourront se *jouer* et se vivre. Faire usage de la rêverie afin d'appréhender, *détoxifier* et communiquer quelque chose à l'enfant de son expérience troublante, pour reprendre les mots de Bion.

Les pièces de la maison familiale

Autant les ressources de symbolisation de Louis sont limitées, autant ses appels à une relation avec un objet réel, porteur de stratégies éducatives, sont persistants. Paradoxalement ou non, mes propres capacités de symbolisation sont particulièrement sollicitées et stimulées par le suivi avec cet enfant, par le biais de la rêverie. Je repense à des mots d'André Green: « Ainsi, le meilleur usage que nous puissions faire de tout ce que nous apprenons sur l'enfant est de "rêver" à son sujet. » (Green, 1979, p. 40) C'est bien de ma rêverie qu'il est question dans cet article.

Je retourne donc vers Luc et sa visite du grenier. L'image de la trappe du grenier – que Luc ouvre et qui risque de le trahir par son bruit – m'amène vers une autre scène, celle que tous portent en soi à sa façon. Je me mets à voir dans l'image de la trappe bruyante qui pourrait réveiller les parents un

symptôme qui éveille, sinon alerte, les parents dont les enfants sont particulièrement souffrants. J'ai en tête le rapport de forces qui s'opère entre le désir infantile qui résiste à l'éducation et le mouvement maturatif qui incite à laisser derrière ces investissements pour se tourner vers une version plus civilisée de soi-même, comme Antoine réussit à le faire en déplaçant des meubles au grenier.

Le thème de l'éducation de l'infantile introduit nécessairement celui des figures parentales, celles-là mêmes qui portent efficacement ou non le rôle de transformer l'enfant *sauvage* en être *civilisé*. Et il me semble que le rapport aux figures parentales différencie nettement les deux principaux protagonistes de cet article, Louis et Luc. En effet, autant Luc arrive à se déprendre de la représentation du regard (et du désir) parental posé sur lui, autant Louis n'y arrive pas.

L'histoire de *La guerre des tuques* se déroule presque entièrement entre enfants, sans la présence des adultes. Plus encore qu'une présence concrète de ceux-ci, c'est la façon dont les parents arrivent à être oubliés par les enfants qui me frappe. La seule adulte qui est introduite malgré elle dans l'histoire est la mère de l'une des enfants, et elle est touchante par sa discrétion et son respect de l'univers enfantin.

Contrairement à elle, les parents de Louis peinent à se faire oublier en thérapie. Il me semble que leur regard est omniprésent, autant dans mes pensées que dans celles de Louis. Il me rapporte régulièrement les commentaires et les demandes parentales, comme s'il arrivait difficilement à se dégager suffisamment de leur désir pour investir le sien. Il commence ses séances avec une régularité presque obsessionnelle en me parlant comme un petit adulte, avant de les terminer par des jeux décousus qui peinent à s'organiser dans un processus symbolisant. Je l'imagine mal avoir pu développer sa capacité d'être seul en présence de ses parents, tel que le réfléchit Donald Winnicott. En séance, je navigue entre ce que je pense qu'il se représente du désir du couple parental à son égard et l'espace transitionnel que je cherche à créer pour lui permettre une plus grande liberté intérieure.

Ses questions incessantes et son recours aux « trucs » m'apparaissent comme une réaction à la pression ressentie de la part des figures parentales pour qu'il abandonne sa position d'enfant et « grandisse », mais aussi comme sa façon bien personnelle de tenter de s'adapter à son environnement et de faire taire le trouble du sexuel qui l'habite. Il me demande presque directement de lui « arracher » cette part étrangère et détestée de lui-même qui se met en colère et cause tant de troubles, à ses parents et à lui-même.

Comme le dit André Green (1979), l'enfant ne peut faire autrement que de se laisser éduquer et de devenir ce que l'adulte veut qu'il soit. Peut-on alors l'aider à trouver en thérapie la façon de refouler ses parts infantiles plutôt que chercher à les extraire de lui de façon presque chirurgicale ? Évidemment, cela implique que l'on se dégage du rôle d'éducateur pour offrir plutôt à l'enfant un espace transitionnel permettant de développer sa capacité de jouer et de symboliser, afin que les mécanismes de refoulement puissent se mettre en place. C'est donc dire qu'il faut viser un changement dans la dynamique intérieure à la base de la souffrance de l'enfant plutôt que de répondre à sa demande de ressources éducatives qui pallieraient les difficultés à endiguer cette souffrance. Cela implique aussi de l'aider à investir le principe de réalité, c'est-à-dire apprendre à tolérer, à attendre le temps qu'il faut pour grandir et actualiser ses désirs. Cela place le thérapeute dans une position délicate face aux parents, comme le précise André Green :

D'où l'ambiguïté du « psy » d'enfants. Dans la mesure où il sera « éducateur », il agira en harmonie avec le désir de l'État ; dans la mesure où il sera analyste, il cherchera à agir en harmonie avec le désir du sujet mais, même dans ce dernier cas, il sera obligé de travailler en accord avec le désir de l'État, qui veut des citoyens producteurs – et reproducteurs. (Green, 1979, p. 34)

Dans le cas de Louis, cette harmonie entre les désirs me paraît d'autant plus délicate que je sens mes moyens limités par le fait qu'on m'invite d'abord au salon, espace partagé de vie commune où l'on peut accueillir les invités en dissimulant l'intimité et le désordre des autres pièces. Autant dans les séances avec l'enfant qu'avec ses parents, je me sens comme si on dissimulait quelque chose, comme si on n'avait pas accès au grenier, ni même à la chambre d'enfant. Je me sens tenue à l'écart, comme si je cherchais de l'extérieur à comprendre et entendre ce qui se passe dans ces pièces. J'entends quelques bruits, mais je ne vois rien.

Tout à coup, une pensée : est-ce pour commencer à m'amener dans ces pièces intimes que Louis ferme les lumières et tire les rideaux ?

Des avions qui tombent

J'ai déployé l'idée tout au long de ce texte que ma représentation de Luc contraste avec la façon dont je perçois Louis. Je vois en Luc un modèle de l'enfant qui s'épanouit grâce à une traversée plutôt harmonieuse du passage de l'enfance vers l'âge adulte, à travers les jeux et les rencontres avec d'autres

enfants. Louis, de son côté, est un enfant brillant et sensible, qui n'arrive pas suffisamment à *jouer* ce passage, ni à partager celui-ci avec d'autres enfants : sa socialisation est d'ailleurs difficile.

En réponse à ses questions pressantes sur ma propre enfance et sur des « trucs » me vient une fantaisie, celle d'une scène entre ces deux enfants, dans laquelle Luc pourrait parler à Louis. Je la situe en 1984, année de parution du livre de *La guerre des tuques*.

Louis fabrique des avions de papier avec attention. Il les fait planer, mais inévitablement elles tombent et retombent. Elles ne peuvent s'empêcher de tomber, malgré les tentatives de Louis d'en améliorer la fabrication.

Luc entre dans la pièce. Il remarque le jeu de cet enfant plus jeune que lui, et voit les avions tomber.

— Luc: Penses-tu qu'elles vont arrêter de tomber ?

— Louis: Je suis occupé, je n'ai pas le temps de parler.

— Luc: Tu n'aimerais pas jouer à quelque chose, au lieu de regarder tes avions tomber ?

— Louis: Jouer ? Tu joues encore, toi ? Tu dois avoir au moins douze ans. À douze ans, on ne joue plus, il me semble. On devient adolescent, on a compris des choses. Moi quand j'aurai douze ans, j'espère que je serai capable de construire des avions qui volent pour les montrer aux autres. Tu sais comment faire pour en construire des meilleurs, toi ?

— Luc: Je ne sais pas, non.

— Louis: C'est parce qu'il faut qu'elles arrêtent de tomber. Faut que je grandisse.

— Luc: Tu n'aimerais pas venir faire un tour ? J'ai quelque chose de spécial à te montrer dans mon grenier. Un cliron qui a appartenu à mon grand-père. Il ne fera pas voler tes avions, mais tu pourrais peut-être jouer un peu de musique. Moi quand j'en joue, les autres écoutent et aiment ça, même les adultes.

— Louis: Je ne sais pas en jouer.

— Luc: Sinon, viens avec mes amis et moi, on va faire la guerre dans la neige.

— Louis: Une « guerre froide » ? J'ai entendu ça à la radio, c'est dangereux, me semble.

— Luc: C'est pas une « guerre froide », c'est pas dangereux. C'est pas une vraie guerre. On va pas se faire mal pour vrai. On n'est quand même pas des vrais guerriers !

— *Louis: Ok, mais attends une minute, que je termine mon avion... Est-ce qu'il y a des filles, dans la guerre?*

— *Luc, qui rougit: Ah, les filles, parle-moi en pas. Elles sont compliquées.*

— *Louis: Est-ce qu'il y a des règles et des punitions, comme au hockey? Parce que les Nordiques quand ils jouent contre les Canadiens, il y a des règles.*

— *Luc: Ben oui! C'est sérieux notre affaire à nous aussi!*

Cette scène est évidemment fictive, mais me permet d'espérer que la thérapie amène Louis à s'approcher un peu de l'univers de Luc, dans lequel les guerres ne sont que des jeux d'enfants et où celles des adultes peuvent attendre.

Conclusion

Je m'interroge en terminant cet article à savoir comment aurait évolué l'épopée de Luc vers le grenier s'il avait été capté par la chambre des parents. Aurait-il pu évoluer vers le grenier pour y poursuivre ses découvertes? En toile de fond des réflexions qui m'habitent se trouve le regard que porte l'enfant sur la scène primitive. La pénombre obscurcit la vue de Luc, la lampe de poche l'éclaire, la toile représentant son grand-père le captive. Je l'imagine passer devant la chambre des parents et s'assurer qu'ils dorment. J'imagine que ce ne doit pas être la première fois qu'il pose un regard en pensée sur ce qui s'y passe.

Pour le thérapeute, le défi est de garder en tête cette position d'adulte qui est nécessairement la nôtre : porteuse éventuelle de la voix éducative comme de la voix séductrice, traversée par les conflits de l'enfance et maintenant adulte, semblant par sa position détenir les clés de l'énigme qui échappe à l'enfant. L'attention à cette asymétrie me semble indispensable lorsqu'il nous est donné de voir et d'entendre parler en thérapie de la scène intime d'un enfant, des parts plus ou moins dissimulées de son univers intérieur.

Je me rends compte en terminant ce texte que les rôles se sont entremêlés, que j'étais celle qui regardait avec attraction et curiosité un enfant, fût-il fictif. Je pense alors à Pontalis lorsqu'il dit que « La curiosité analytique semble s'être déplacée de la chambre des parents à la chambre des enfants: qu'est-ce qu'ils fabriquent là-dedans? Comme si c'était là que se jouait la scène réellement originaire... » (Pontalis, 1988, p. 223) L'adulte paraît entretenir le fantasme de découvrir dans cette chambre ce dont il a perdu la mémoire mais qui le suit en sourdine à travers le temps, comme si

la rencontre avec l'enfant pourrait lui donner accès à ses objets du passé, à la manière d'une visite au grenier.

Rachel Briand-Malenfant
rachel.briandmalenfant.psy@gmail.com

Références

- Green, A. (1979). L'enfant modèle. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 19, 27-47.
- Kahn, L. (2018). *Fictions et vérités freudiennes : entretiens avec Michel Enaudeau*. Paris : Les belles lettres.
- Patenaude, D. et Cantin, R. (1984). *La guerre des tuques*. Montréal : Québec/Amérique.
- Pontalis, J.-B. (1977). *Entre le rêve et la douleur*. Paris : Gallimard.
- Pontalis, J.-B. (1988). *Perdre de vue*. Paris : Gallimard.
- Saint-Denys-Garneau, H. de (1937). *Regards et Jeux dans l'espace*. Montréal : Boréal, 1993.